



CARYL FÉREY

Zulu

SÉRIE NOIRE

Gallimard

Extrait de la Bibliothèque

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

CARYL FÉREY

Zulu

nrf

GALLIMARD

Ce livre a bénéficié de la bourse Stendhal, décernée par le ministère des Affaires étrangères, ainsi que du soutien actif et efficace du Centre National du Livre.

© *Éditions Gallimard, 2008.*

« Sois la lame de la petite herbe,
Et tu seras plus grand que l'axe de l'univers... »

ATTILA JÓZSEF

*À mon ami Fred Couderc
dont les ailes de géant m'ont appris à voler,
et à sa femme Laurence,
planeur nerveux.*

*« Zone Libre »,
pour le son — dans le rouge.*

PREMIÈRE PARTIE
LA MAIN CHAUDE

— *Tu as peur, petit homme ?... Dis : tu as peur ?*

Ali ne répondait pas — trop de vipères dans la bouche.

— *Tu vois ce qui arrive, petit Zoulou ? Tu vois ?!*

Non, il ne voyait rien. Ils l'avaient saisi par la racine des cheveux et tiré devant l'arbre du jardin pour le forcer à regarder. Ali, buté, rentrait la tête dans les épaules. Les mots du géant cagoulé lui mordaient la nuque. Il ne voulait pas relever les yeux. Ni crier. Le bruit des torches crépitait à ses oreilles. L'homme serra son scalp dans sa main calleuse :

— *Tu vois, petit Zoulou ?*

Le corps se balançait, chiffé molle, à la branche du jacaranda. Le torse luisait faiblement sous la lune mais Ali ne reconnaissait pas le visage : cet homme pendu par les pieds, ce sourire sanglant au-dessus de lui, ce n'était pas celui de son père. Non, ce n'était pas lui.

Pas tout à fait.

Plus vraiment.

Le sjambock¹ claqua de nouveau.

Ils étaient tous là, réunis pour la curée, les « Haricots verts » qu'on avait formés pour maintenir l'ordre dans les townships, ces Noirs à la

1. Fouet.

solde des maires achetés par le pouvoir, les seigneurs de la guerre, les autres aussi, les contrevenants aux boycotts à qui on avait coupé les oreilles : Ali voulut implorer, leur dire que ça ne servait à rien, qu'ils faisaient erreur, mais sa gorge aspirait du vide. Le géant ne l'avait pas lâché :

— Regarde, petit : regarde !

Son haleine puait la bière et la misère du bantoustan¹ : il frappa encore, deux fois, des coups cinglants qui déchiraient la chair de son père, mais l'homme pendu à l'arbre ne réagissait plus. Perdu trop de sang. La peau décollée de tous les bords. Méconnaissable. Le réel fissuré. Ali en apesanteur visait l'autre bout du ciel : ce n'était pas son père, ça... Non.

On lui tordit le crâne comme un écrou, avant de le jeter face contre terre. Ali tomba sur la pelouse desséchée. Il ne reconnaissait pas les hommes autour de lui, les géants portaient des bas, des cagoules, il voyait juste la rage qui transpirait des regards, leurs vaisseaux éclatés comme des fleuves de sang. Il cacha sa tête dans ses mains pour s'y enfouir, se replier, se chiffonner, redevenir liquide amniotique... À deux pas de là, Andy faiblissait à vue d'œil. Il portait encore son short rouge pour la nuit, tout imbibé d'urine, et ses genoux s'entrechoquaient. On lui avait lié les mains dans le dos et enfilé un pneu autour du cou. Les ogres le bousculaient, crachaient sur son visage, s'invectivaient ; c'était à qui trouverait la bonne formule, la meilleure justification pour le massacre. Andy les regardait, les yeux hors de leur orbite.

Ali n'avait jamais vu son frère flancher : Andy avait quinze ans, c'était lui l'aîné. Bien sûr ils se battaient souvent tous les deux, au grand dam de leur mère, mais Ali était décidément trop mioche pour se défendre. Ils préféraient aller à la pêche, jouer avec les petites voitures en fil de fer qu'ils se confectionnaient. Peugeot, Mercedes, Ford, Andy était un expert. Il avait même bricolé une Jaguar, qu'ils avaient vue dans un magazine, une voiture anglaise qui les faisait rêver. Mainte-

1. Enclave « réservée » aux Noirs du temps de l'apartheid.

nant ses genoux cagneux grelottaient sous les torches, le jardin où on l'avait traîné empestait l'essence et les géants se disputaient autour des bidons. Plus loin des gens criaient dans la rue, les Amagoduka qui venaient de la campagne et qui ne comprenaient pas ce qu'on faisait à leurs voisins — le supplice du collier.

Andy pleurait, des larmes noires sur sa peau d'ébène, avec son short rouge trempé de peur... Ali vit son frère chanceler quand on jeta l'allumette sur le pneu imbibé d'essence.

— Tu vois ce qui arrive, petit homme ! Tu vois !

Un cri, la coulée de pétrole sur ses joues, la silhouette disloquée de son frère qui s'échappe, qui fond comme un soldat de caoutchouc, et cette épouvantable odeur de brûlé...

Les oiseaux tiraient des diagonales impossibles entre les angles de la falaise ; ils piquaient vers l'océan, s'inventaient des suicides, revenaient, à tire-d'aile...

Perché sur le terre-plein qui dominait le site, Ali Neuman regardait passer les cargos à l'horizon. L'aube pointait sur le cap de Bonne-Espérance, orange et bleu dans le spectre indien. Les baleines n'étaient qu'un but de promenade à ses insomnies — des baleines à bosse, qui à partir de septembre venaient s'ébattre à la pointe de l'Afrique... Ali avait vu un couple, une fois, s'envoyer en l'air avant de plonger ensemble pour une longue apnée amoureuse, en ressortir plein d'écume... La présence des baleines lui procurait un peu de paix, comme si leur force remontait jusqu'à lui. Mais la saison des amours était passée — pour toujours. Le jour perçait la brume sur la mer et elles ne viendraient pas, ni ce matin ni demain.

Les baleines se cachaient de lui.

Les baleines avaient disparu dans les eaux glacées : elles aussi avaient peur du Zoulou...

Délaissant le gouffre qui lui tendait les bras, Neuman descendit le chemin. Le cap de Bonne-Espérance était désert à cette heure —

ni cars ni touristes chinois posant sagement devant l'écriteau mythique. Il n'y avait que la brise atlantique sur la lande rasée, des fantômes familiers qui se pourchassaient à l'aurore et l'envie d'en découdre avec le monde. Une colère noire. Même les babouins du parc se tenaient à distance.

Neuman marcha à travers la lande jusqu'à l'entrée du Table Mountain National Park. La voiture attendait de l'autre côté de la barrière, anodine, poussiéreuse. Le vent du large l'avait un peu calmé. Ça ne durerait pas. Rien ne durait. Il mit le contact sans plus penser.

L'important était de tenir.

— *Bass ! Bass*¹ !

Les Noirs aux espadrilles ratatinées qui avaient investi les rails de sécurité guettaient un ralentissement pour vendre leur camelote.

La N2 reliait Cape Town à Khayelitsha, son plus gros township. Au-delà de Mitchell's Plain, construite jadis par les métis expulsés des zones blanches, s'étendait une zone dunaire : c'est sur cette plaine de sable que le gouvernement de l'apartheid avait décidé de bâtir Khayelitsha, « nouvelle maison », modèle de l'urbanisme de contrôle à la sud-africaine : très éloignée du centre-ville.

Malgré la surpopulation chronique, Josephina refusait de s'installer ailleurs, pas même sur les sites viabilisés de Mandela Park, au sud du township, qu'on avait construit pour la classe moyenne noire émergente — sous ses sourires d'aveugle et sa bonté chronique, la mère d'Ali était une redoutable tête de mule. C'est ici qu'ils s'étaient réfugiés tous les deux, vingt ans plus tôt, dans les vieux quartiers qui formaient Khayelitsha *stricto sensu*.

Josephina habitait une des *core-houses*² de Lindela, l'axe qui traversait le township, et ne s'en plaignait pas : ils étaient souvent cinq

1. *Bass* : de *boss*, maître.

2. Petites maisons en dur destinées à être agrandies.

ou six à s'entasser dans cet espace, tout au plus une chambre, une cuisine et une salle de bains exiguë qu'elle avait, l'âge aidant, consenti à agrandir. Josephina était heureuse à sa manière. Elle bénéficiait de l'eau courante, de l'électricité et, grâce à son fils, de « tout le confort dont une aveugle de soixante-dix ans pouvait rêver ». Josephina ne bougerait pas de Khayelitsha, et son colossal embonpoint n'y était pour rien.

Ali avait fini par laisser tomber. On avait besoin de son expérience (Josephina avait son diplôme d'infirmière), de ses conseils, de sa foi. L'équipe du dispensaire où elle exerçait comme bénévole faisait ce qu'elle pouvait pour soigner les malades et, quoi qu'elle en dise, Josephina n'était pas tout à fait aveugle : si elle ne voyait plus précisément les visages, elle distinguait encore les silhouettes, qu'elle appelait ses « ombres »... Une façon de dire qu'elle quittait lentement la surface de ce monde ? Ali ne pouvait s'y résigner. Ils étaient les seuls rescapés de la famille et il n'y en aurait pas d'autres. Son tuteur avait explosé en vol. Il ne tenait qu'à sa base — sa mère.

Ali travaillait beaucoup trop mais il venait voir Josephina le dimanche. Il l'aidait à remplir ses papiers et lui faisait des reproches en lui caressant la main, comme quoi on allait la retrouver morte évanouie si elle continuait à sillonner le township du matin au soir. La grosse femme riait. Disait entre deux hoquets qu'elle vieillissait, une vraie chienlit, qu'il faudrait bientôt faire venir une grue pour la déplacer, alors lui aussi finissait par rire. Pour lui faire plaisir.

Un vent chaud soufflait par la vitre ouverte de la voiture ; Neuman passa le terminal de bus de Sanlam Center et s'engagea sur Lansdowne Street. Tôles ondulées, planches, portes renversées, briques, ferraille, on bâtissait avec ce qui poussait de la terre, ce qu'on récupérait, volait, troquait ; les taudis semblaient se monter dessus, et les antennes emmêlées sur les toits s'entre-dévorer sous un soleil de plomb. Neuman suivit la route d'asphalte qui menait au vieux quartier de Khayelitsha.

Il songeait aux femmes qu'il n'avait jamais ramenées chez sa mère,

à Maia, qu'il retrouverait après le déjeuner dominical, quand un mouvement dans son angle mort le tira de ses pensées. Il freina devant un vendeur de cigarettes, qui n'eut pas le temps de l'aborder : Neuman recula sur une vingtaine de mètres, à hauteur du terrain vague.

Derrière les rubans bicolores qui délimitaient le chantier du futur gymnase, deux jeunes molestaient un gamin, un petit pouilleux décharné qui tenait à peine debout... Neuman soupira — il était en avance pour la sortie de l'église — et poussa la portière.

Le gosse avait été jeté à terre, les autres le rouaient de coups de pied et cherchaient à le tirer vers les fondations. Neuman avança avec l'espoir de les faire fuir mais les jeunes continuaient de le dérouiller méchamment — deux tatoués en bandana qui avaient tout l'air de *tsotsis*¹. Le gosse avait mordu la poussière, du sang coulait de sa bouche et ce n'est pas ses bras faméliques qui allaient le protéger des coups.

Le plus âgé releva la tête en voyant Neuman débarquer sur le terrain vague :

— Qu'est-ce tu veux, toi ?!

— Foutez-moi le camp.

Le Zoulou était plus épais que les deux *tsotsis* réunis mais l'aîné avait un calibre sous son tee-shirt jaune-Brésil.

— C'est toi qui vas dégager d'là, siffla-t-il : et vite fait encore !

Le jeune Noir braqua le revolver sur son visage, un Beretta M92 semi-automatique semblable à ceux de la police.

— Où tu as trouvé cette arme ?

La main du *tsotsi* tremblait. Les yeux translucides. Défoncé sans doute.

— Où tu as trouvé cette arme ? répéta Neuman.

— Dégage on te dit, ou je te troue la peau !

— Ouais, renchérit son acolyte : te mêle pas de ça, pigé ?!

1. Gangsters des townships.

À terre, le gamin se tenait la bouche, recomptait ses dents.

— Je suis officier de police : donnez-moi cette arme avant que je vous corrige pour de bon.

Les deux types échangèrent un regard de soufre et quelques mots en dashiki, le dialecte nigérian.

— Je vais te faire sauter la tête, ouais ! menaçait l'aîné.

— Et passer le reste de tes jours en prison à faire la femme pour les caïds, poursuivit Neuman : avec ta jolie petite gueule, tu vas en avaler des bites...

Piqués au vif, les jeunes montrèrent les crocs, deux rangées sales qui tenaient plus de la tranchée.

— Connard ! lâcha le leader, avant de déguerpir.

Son acolyte disparut à sa suite, boitant bas... Deux camés visiblement. Neuman se tourna vers leur victime mais il n'y avait plus qu'une bouillie sur le sol. Le gosse en avait profité pour ramper vers les fondations du chantier : il reculait maintenant à toute allure, le nez morveux de sang.

— N'aie pas peur ! Attends !

À ces mots le gamin jeta un regard terrorisé à Neuman, trébucha contre les gravats avec ses sandales en pneu et s'engouffra dans un tuyau de béton, où il disparut. Neuman s'approcha et évalua la circonférence de la conduite d'évacuation — l'ouverture était trop étroite pour qu'un adulte de sa corpulence pût s'y glisser... Menait-elle quelque part ? Son appel dans le noir ne reçut aucun écho.

Il se redressa, chassant les odeurs de pisses froides. Hormis un chien galeux reniflant l'eau croupie des fondations, le chantier était désert. Il ne restait que le soleil et ces gouttes de sang qui couraient dans la poussière...

*

Le township de Khayelitsha avait changé depuis l'accession de Mandela au pouvoir : outre l'eau, l'électricité et des routes goudron-

nées, des petites maisons en brique avaient poussé avec les bâtiments administratifs, et les réseaux de transport permettaient aujourd'hui de se rendre au centre-ville. Beaucoup critiquaient la politique du « petit pas » inaugurée par l'icône nationale, des centaines de milliers de logements étaient toujours plongés dans la misère mais c'était le prix à payer pour le « miracle sud-africain » — l'avènement pacifique de la démocratie dans un pays au bord du chaos...

Neuman gara la voiture devant le bout de terre fissurée qui constituait le jardin de sa mère. Les femmes du quartier revenaient de la messe, coquettes dans leurs robes aux couleurs de leur congrégation : il chercha la trace de Josephina parmi les froufrous, ne trouva que des gamins sous les ombrelles. Il frappa en poussant la porte de la maison et vit tout de suite le chemisier déchiré sur la chaise.

— Entre ! lança-t-elle en devinant son pas dans l'entrée. Entre, mon grand !

Ali trouva sa mère sur le lit défait de la chambre, une infirmière penchée sur elle. De grosses perles de sueur ruisselaient sur son front mais Josephina sourit en voyant sa silhouette à la porte.

— Tu es là...

Il prit la main qu'elle lui tendait et s'assit sur le rebord du lit.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il, inquiet.

Les yeux de sa mère s'agrandirent comme s'il était partout.

— Ne fais pas cette tête, dit-elle doucement : tu es moins beau en colère.

— Je croyais que tu étais aveugle... Alors ?

— Votre mère a fait une syncope, annonça l'infirmière de l'autre côté du lit. La tension est bonne mais ne la brusquez pas, je vous prie : elle est encore sous le choc.

Myriam était une jeune beauté de vingt ans, une Xhosa aux yeux de cèdre. C'est à peine si Neuman la remarqua :

— Tu vas me dire ce qui est arrivé, oui ou non ?

Josephina avait troqué sa robe chic pour une vieille tunique d'intérieur, parfaitement indigne d'un dimanche à l'église.

— Tu as été agressée ?

— Bah !

La mama fit un geste dégoûté, comme si sa main chassait des mouches.

— Votre mère a été attaquée ce matin, reprit Myriam, alors qu'elle se rendait à l'église : l'agresseur l'a fait tomber en arrachant son sac. On l'a trouvée évanouie au milieu de la rue...

— J'ai surtout été surprise, renchérit l'intéressée en tapotant la main de son fils. Mais ne t'en fais pas : plus de peur que de mal ! Myriam s'est occupée de tout...

Ali soupira. Parmi ses multiples activités, Josephina faisait partie d'un comité de rue chargé de régler les problèmes familiaux, d'arbitrer les disputes et de faire le relais avec les autorités locales. Tout le monde savait que son fils était le chef de la police criminelle de Cape Town : s'attaquer à elle, c'était tendre la gorge à son tigre de fils.

En attendant, Josephina reposait sur les draps blancs du lit à baldaquin — vieille lubie de princesse zouloue —, le visage d'un noir fade, et le pauvre sourire échoué sur son tapis de sueur ne le convainquit pas beaucoup.

— Cet imbécile aurait pu te casser les os, dit-il.

— Je suis grosse mais solide.

— Une force de la nature, spécialisée dans la syncope, commenta-t-il. Tu as mal où ?

— Nulle part... Non, c'est vrai !

Elle agitait ses branches comme un vieil arbre dans le vent.

— Votre fils a raison, fit Myriam en rangeant ses ustensiles. Maintenant, vous feriez mieux de vous reposer.

— Bah...

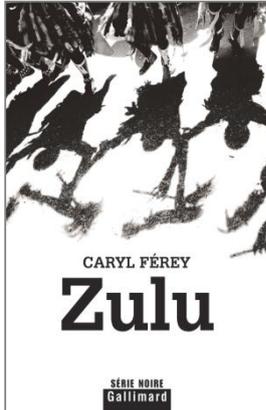
— Il y avait un ou plusieurs agresseurs ? s'enquit-il.

— Oh ! Ah ! Un seul : c'est bien suffisant !

— Il t'a volé quoi ?

— Juste mon sac... Il a aussi arraché mon chemisier, mais ce n'est rien : c'était un vieux !

Jo Nesbø, *Le sauveur*
Ken Bruen, *R&B — Blitz*
Colin Bateman, *Turbulences catholiques*
Joe R. Lansdale, *Tsunami mexicain*
Eoin McNamee, *00h23. Pont de l'Alma*
Norman Green, *L'ange de Montague Street*
Ken Bruen, *Le Dramaturge*
James Sallis, *Cripple Creek*
Robert McGill, *Mystères*
Patrick Pécherot, *Soleil noir*
Alessandro Perissinotto, *À mon juge*
Peter Temple, *Séquelles*
Nick Stone, *Tonton Clarinette*
Antoine Chainas, *Versus*
Charlie Williams, *Des clopes et de la binouze*
Adrian McKinty, *Le Fils de la Mort*
Caryl Férey, *Zulu*
Marek Krajewski, *Les fantômes de Breslau*



Zulu

Caryl Férey

Cette édition électronique du livre *Zulu* de *Caryl Férey* a été réalisée le 10 novembre 2010 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2008 par FLOCH
(ISBN : 9782070120925)

Code Sodis : N31583 - ISBN : 9782072307430

Numéro d'édition : 158152